N°. 47. (Vingt-unième Année.) 25 Août 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* N°s. 439 *à* 457.

PARIS

Ce 24 Août 1817.

On vient de jouer l'*Heureuse Moisson* au théâtre Saint-Martin ; c'est la troisième pièce nouvelle donnée à ce théâtre depuis dix jours. Les auteurs, qui ont *glané* sans façon dans les champs de leurs prédécesseurs, ont recueilli une riche *moisson* d'applaudissemens. Quelques-uns de leurs couplets ont été redemandés, entr'autres celui-ci, que chante un jeune laboureur.

Air : De l'Auberge ou de Ménage de Garçon.

Pour semer avec avantage
Faut qu'un terrein soit labouré,
Il n'en est pas d' même en ménage
On n' veut pas qu'il soit préparé.
Pour l' mari, c'est d'un bon augure
Quand il trace l' premier sillon ;
En s'mant dans un' terr' sans culture
L'amour fait un' meilleur' moisson.

La plupart des théâtres ont célébré la Saint-Louis en donnant de petites pièces de circonstance, et dont l'*à-propos* fait le principal mérite.

Les premières nouveautés qui seront jouées sont *la Clochette* à Feydeau, *les anciens Amis* à l'Odéon, *le Dragon de Vincennes* au Vaudeville et aux Variétés, qui retarderont peut-être *Werther* ; *les Machabées* à l'Ambigu, et *Atala* au Cirque.

*.

DISTRIBUTION DES PRIX.

Il faut avoir des *époques* dans la vie, car des jours uniformes seroient d'une monotonie assommante.

Les fêtes, les anniversaires, les vacances, la rentrée des classes, les prix, les succès, même les défaites sont d'utiles jalons placés sur la route des ans. On les atteint, on les dépasse, on court de l'un à l'autre, le cœur souvent rempli d'amertume, quelquefois dilaté par la joie, toujours soutenu par l'espérance, et l'on arrive ainsi à la fin de la carrière, étonné de s'y trouver déjà et se récriant sur la brièveté de la course.

De toutes les fêtes, celle de la distribution des couronnes est assurément la plus heureuse.

Il y a plus tard des plaisirs plus vifs; mais ils ne sont pas sans mêlange. Les charmes de l'amour, les douceurs du mariage, sont payés souvent par bien des larmes.

Il n'y a que la jeune gloire du collège qui soit pure et qui ne cause que des ravissemens. Tout s'y trouve : le charme et l'avantage de la réussite, le bonheur de plaire à ses parens et de justifier leurs soins.

Là, chose merveilleuse! le triomphe n'excite point l'envie. On a des rivaux sans avoir d'ennemis, et les applaudissemens vous sont donnés par ceux qui vous ont disputé la palme.

J'assistais à la distribution des prix du collège d'Henri IV, c'est vraiment une cérémonie touchante. Il y a des pères qui viennent de cent lieues pour la voir. Les mères viennent aussi et ne sont pas les dernières. Rien ne les pourroit empêcher d'assister à une pareille solemnité. Celles surtout qui ont vu dans les lettres de leurs fils quelques signes propres à faire naître la pensée que des récompenses sont attendues.

Les portes sont à peine ouvertes que déjà tous les bancs sont garnis. Les jeunes gens se précipitent au milieu de la foule et viennent embrasser les auteurs de leurs jours. On ne voit partout que tendres caresses. . . .

Hélas! Il y a des pères qui viennent seuls, tristes, entraînés par un penchant secret qui les abuse. Ils cherchent leur enfant et ils ne le trouvent point. Ils n'est plus là! . . . La tombe a dévoré toutes les espérances!

Un discours est prononcé pour ouvrir la séance. Les juges ont pris place. On écoute, en un grand recueillement, les paroles sages et pleines de bonté qu'un professeur habile adresse à cette jeunesse intéressante.

Il loue les forts, il encourage les faibles, il gronde les

paresseux ; mais il y a peu de ceux-ci ; et l'an prochain, ils mériteront à leur tour des éloges. Leur zèle s'éveille au bruit des fanfares, et leur âme toute émue répond aux vœux du bienveillant proviseur.

Quel silence, quelle attente quand les prix enfin sont proclamés !

Quels cris, quels bravos quand le nom de l'élève est connu ! il paroît sur l'estrade, il reçoit le baiser d'honneur, on couvre sa tête de chêne et de laurier, il revient, il rentre dans les rangs chargé de livres, on l'interroge, on le presse, on l'exalte. Il pâlit, il rougit, et dans le fond de son cœur il se passe mille choses qu'il n'oubliera jamais.

Les études dans les collèges de Paris, sont très-fortes et les prix qu'on obtient sont bien mérités. Il y a des classes de cinquante, soixante, quatre-vingt et cent élèves, qu'il faut vaincre et surpasser pour avoir droit à la couronne. Les accessit sont encore bien gagnés et ceux qui en ont sont des élèves distingués.

Le premier prix, le prix d'honneur, celui qui est disputé entre les meilleurs élèves des quatre collèges royaux, a été remporté par Alfred de Wailly du collège d'Henri IV.

Le prix de philosophie au même collège, a été remporté par le jeune Laugier, fils du professeur de chimie générale, au Jardin du Roi. Il est curieux de voir un petit philosophe de 16 ou 18 ans, qui marche sur les traces de Locke et de Condillac. Bientôt, partant de ce point élevé, il s'élancera dans les sciences, ou dans les lettres, ou dans l'étude des lois, ou dans la carrière administrative ; et, préparé à toutes les fortunes, maître de tous les élémens, il parcourra d'une manière brillante le cercle de travaux et d'épreuves qui s'ouvre devant ses pas.

La séance est levée. Les mères s'emparent de leurs fils. Le dernier jour des études est le premier jour des vacances. On se sépare en riant. Les moissons et les vendanges vont remplacer les thèmes et les versions.

Cependant l'élève zélé emporte ses dictionnaires, et ses journées ne seront point tout entières passées dans les jeux. Il y aura des heures de repos, des heures de travail, et quand il reparoîtra au collège, ce cera pour se replacer aux premiers rangs.

J'ai vu un jeune enfant qui dans sa petite classe a eu un second prix de version. Il le doit peut-être aux lettres naïves qu'il écrit régulièrement à sa mère, et qui peu-à-peu forment son style.

En arrivant à la maison, il a vu sur un cippe un beau buste en marbre, d'Henri IV.

Le jeune lauréat a mis aussitôt sa couronne sur la tête du bon roi, faisant ainsi hommage de ses premiers succès au protecteur de son collège.

M * *.

FLEURS.

L'art de placer des bouquets de fleurs naturelles ou même artificielles, dans les coiffures et sur les chapeaux, étoit connu des bouquetières et des modistes de Rome et d'Athènes. Voici ce que Pline raconte à ce sujet; nous ne changerons rien au langage de son vieux traducteur :

« Ceux de Chiarenza de la Morée furent les premiers qui compassèrent les couleurs et les senteurs des fleurs qu'on mettoit ès chapeaux. Toutefois cela vient de l'invention de Pausias, peintre, et d'une bouquetière nommée Glycera, à qui ce peintre faisoit fort la cour, jusques à contrefaire au vif les chapeaux et bouquets qu'elle faisoit. Mais cette bouquetière changeoit en tant de sortes l'ordonnance de ses chapeeux et bouquets, et le mélange des fleurs qu'elle y mettoit, pour mieux faire rêver son peintre, que c'etoit grand plaisir de voir combattre l'ouvrage naturel de Glycera contre le savoir du peintre Pausias; et de fait encore y a-t-il des tableaux de la facture de ce peintre, et signamment un où il peignit cette bouquetière assise et faisant un chapeau.

..... Après que les chapeaux de fleurs eurent régné quelque temps, on commença a mettre en jeu, petit à petit, les chapeaux surnommés égyptiens et les chapeaux d'hiver, lorsqu'il n'est possible d'avoir des fleurs fraîches, lesquels étoient faits de râclures et rabotures de cornes teintes en diverses couleurs ».

LE DÉPART.

ÉLÉGIE (1).

à ***.

Hélas ! Il est donc vrai, le sort n'a pas voulu
Que, dans les doux transports d'une constante ivresse,
Je visse près de toi s'écouler ma jeunesse ?
Mes soins n'ont pu fixer ton cœur irrésolu !
Toujours plus soumis et plus tendre,
Tourmenté, dévoré d'un malheureux amour,
Quand je te conjurais de différer d'un jour
Ce voyage imprudent que tu viens d'entreprendre,
Tu m'as abandonné, sans espoir de retour,
Tu m'as fui sans daigner m'entendre !
Pardonne ce reproche à mon cœur désolé !
C'est le premier, le seul que t'adresse ma bouche :

(1) Cette pièce fait partie d'un récueil de Poésies fugitives que l'auteur se propose de publier incessamment.

D'ennuis, de douleurs accablé,
Que mes regrets, mon désespoir te touche ?
O dieux ! Quel mortel assez fort
Pourrait endurer sans se plaindre
Ce revers mille fois plus affreux que la mort ?
Le silence est cruel, je n'ai pu m'y contraindre.
Du ciel compatissant ce don consolateur,
L'espérance à mon âme est pour jamais ravie :
Je n'ai plus rien ici qui m'attache à la vie :
Et la plainte est permise à qui perd le bonheur.
Qui me rendra ces jours, ces heures fortunées
Qui semblaient me promettre un si doux avenir ?
Le sort a désuni nos tristes destinées,
Et ces jours sont passés pour ne plus revenir !
Ne crains pas aujourd'hui que ce cœur qui t'adore
T'impute ses tourmens nombreux :
Je connais trop le tien, il est né généreux ;
Et je serais heureux encore
Si le destin propice eût exaucé tes veux.
Mes pleurs ont reçu ton excuse,
Et de tes yeux charmans j'ai vu couler les tiens :
La necessité seule a rompu nos liens ;
C'est elle seule aussi que ma tendresse accuse.
Sur ces bords désormais tristement égaré,
Chaque instant accroîtra mes timides alarmes ;
Je pleurerai ce départ abhoré,
Tant qu'il me restera des larmes ;
Je traînerai partout, au désespoir livré,
Plein du souvenir de tes charmes,
Le trait dont je suis déchiré.
O plaisirs, que l'amour amène !
O momens trop vite écoulés !
Vous vous en êtes tous allés
Comme une ombre légère et vaine,
Dont le faible rideau s'étendait sur la plaine,
Et que loin des champs consolés
Le souffle du zéphire entraîne ;
Et vous n'avez laissé, dans mon cœur abattu,
Qu'un vide affreux, iusupportable !...
Rongé par le regret, ainsi qu'un vil coupable,
A vingt-cinq ans, j'ai déjà trop vécu !
Des maux d'une absence cruelle
Le tems ne pourra me guérir :
A cette accablante nouvelle
D'où vient que je nai pu mourir ?

Chère amante, combien ma douleur fut extrême,
Quand tu me dis la veille, en me serrant la main :
« Je ne te verrai plus demain ;
« Je vais perdre tout ce que j'aime ! »
Mes regards sur les tiens restèrent attachés :
De nos chagrins mortels également touchés,
En longs embrassemens s'épuisèrent nos âmes :
De tes baisers d'adieu je dévorais les flammes.
Bientôt, à tes genoux, languissant et rêveur,
J'interrogeais tes yeux, pour mieux juger ton cœur ;
Et ton sein, qu'agitaient des tourmentes affreuses,
Palpitait, inondé de larmes douloureuses.
Il fallut te quitter, je partis ; mais, hélas !
Quel fut mon désespoir en sortant de tes bras !
Ah ! sous ma main désespérée,
Si, de mes faibles jours détestant la durée,
Un tube meurtrier se fût offert alors,
N'en doute pas, ô mon amie !
N'en doute pas, dans mes transports,
A tes pieds je tombais sans vie !
Le lendemain, hélas ! pour la dernière fois,
Je te revis, de douleur éperdue ;
Et ma présence inattendue
Te rendit le calme et la voix.
Du plus doux des baisers tu payas ma tendresse :
Soudain l'instant approche, on vient, et du départ
Sur le pavé brûlant j'entends rouler le char :
Tu montes.... C'en est fait, j'ai perdu ma maîtresse !
Long-tems, d'un inquiet regard,
Je suis au loin ce char rapide ;
Mais tout-à-coup mon œil humide
Ne voit plus qu'un épais brouillard...

Depuis ce jour fatal, tourment de ma pensée,
En vain je cherche le répos :
Le sommeil et ses doux pavots
Ne rafraîchissent plus ma paupière épuisée :
Je souffre ensemble tous les maux.
Vers la demeure fraternelle,
Quand l'heure du soir me rappelle,
Solitaire et pensif, dans le vallon désert,
Que naguères charmait ta modeste élégance,
Je vais flatter mon cœur d'un rayon d'espérance,
Et mon chagrin cuisant est alors moins amer.

A ton nom prononcé je tremble et je soupire,
Et vingt fois par instant je me le fais redire.
J'occupe encor la place où nous causions tous deux,
Cette place témoin de mes premiers aveux....
Non, et j'ai besoin de le croire,
Non, je ne t'ai pas dit un éternel adieu !
J'espère quelque jour te revoir en ce lieu
Où de tes traits chacun veut garder la mémoire.
Cet espoir consolant est encore un plaisir :
C'est lui qui, dans ces jours d'orage,
A su rafermir mon courage :
Puisse-t-il bientôt s'accomplir !
A son illusion tout entier je me livre ;
Mais si, malgré mes pleurs et mes gémissemens,
Le destin loin de toi me condamnait à vivre,
Je ne gémirais pas longtems.

Auguste Moufle.

Le Lépreux de la cité d'Aoste; par l'auteur du Voyage autour de ma Chambre (1).

SECOND ET DERNIER ARTICLE.

Le Lépreux avoit un petit chien qui, rebuté par tout le monde à cause de sa laideur, étoit devenu un trésor dans une cellule. Les habitans de la ville s'en allarmèrent parce qu'il s'échappoit quelquefois, et crurent qu'il pourroit porter parmi eux le germe de la contagion. Mais laissons parler le Lépreux :

« Des soldats, par ordre du commandant, passèrent, en ma présence, une corde au cou du chien et l'entraînèrent. Lorsqu'il fut à la porte du jardin, je ne pus m'empêcher de le regarder encore une fois : je le vis tourner ses yeux vers moi, pour me demander un secours que je ne pouvais lui donner. On vouloit le noyer dans la Doire ; mais la populace, qui l'attendoit en dehors, l'assomma à coups de pierres. J'entendis ses cris et je rentrai dans la tour plus mort que vif ; mes genoux tremblans ne pouvoient me soutenir ; je me jetai sur mon lit dans un état impossible à décrire ; ma douleur ne me permit de voir dans cet ordre juste, mais sévère, qu'une barbarie aussi atroce qu'inutile ; et quoique j'aye honte aujourd'hui du sentiment qui m'animoit alors, je ne puis y penser de sang-froid. Je passai toute la journée dans la plus grande agitation. C'étoit le dernier être vivant qu'on venoit d'arracher d'auprès de moi, et ce nouveau coup avoit rouvert toutes les plaies de mon cœur.

(1) Un volume in-12 ; prix : 1 fr., et, port franc, 1 fr. 25 cent. A Paris, chez Michaud, imprimeur-libraire, rue des Bons-Enfans, n° 34.

« Telle étoit ma situation, lorsque le même jour, vers le coucher du soleil, je vins m'asseoir ici sur cette pierre, où vous êtes assis maintenant. J'y refléchissois depuis quelque tems sur mon triste sort, lorsque là bas, vers ces deux bouleaux qui terminent la haie, je vis paroître deux jeunes époux qui venoient de s'unir depuis peu. Ils s'avancèrent le long du sentier, à travers la prairie, et passèrent près de moi. La délicieuse tranquillité qu'inspire un bonheur certain, étoit empreinte sur leurs belles physionomies; ils marchoient lentement: leurs bras étoient entrelacés; tout-à-coup je les vis s'arrêter: la jeune femme pencha sa tête sur le sein de son époux, qui la pressa dans ses bras avec transport. Je sentis mon cœur se serrer. Vous l'avouerai-je? L'envie se glissa pour la première fois dans mon cœur; jamais l'image du bonheur ne s'étoit présentée à moi avec autant de force. Je les suivis des yeux jusqu'au bout de la prairie, et j'allois les perdre de vue dans les arbres, lorsque des cris d'allégresse vinrent frapper mon oreille: c'étoient leurs familles réunies qui venoient à leur rencontre; des veillards, des femmes, des enfans les entouroient; j'entendois le murmure confus de la joie, je voyais entre les arbres les couleurs brillantes de leurs vêtemens, et ce groupe entier sembloit environné d'un nuage de bonheur. Je ne pus supporter ce spectacle; les tourmens de l'enfer étoient entrés dans mon cœur; je détournai mes regards et je me précipitai dans ma cellule. Dieu! qu'elle me parut déserte, sombre, effroyable! C'est donc ici, me dis-je, que ma demeure est fixée pour toujours! C'est donc ici où, traînant une vie déplorable, j'attendrai la fin tardive de mes jours! »

MODES.

Ce n'est plus guères en couronne, mais en botte, que l'on porte les fleurs. On voit peu d'œillets, mais beaucoup de marguerites, de blanches sur-tout et de gros bleu. Le crêpe est toujours en faveur; plusieurs modistes en on fait, ces jours derniers, de grandes capotes ou calèches, couleur de rose, blanches, et les ont ornées d'une blonde, cousue sur le bord et presque droite. Sur quelques chapeaux de crêpe blanc, en place de deux liserés, l'un ponceau, l'autre gros jaune, c'est un liseré jaune et un liseré gros bleu.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1671.

Au bas de la Gravure 1668, il y a: chapeau et pantalon à la russe; il falloit: habit et pantalon à la russe.

Le 26 ou le 27, paroîtra au bureau du Journal des Dames, le 17ème numéro de la suite de *Costumes de Marchandes et d'Ouvrières de Paris.*

Capote de Perkale. Robe de Perkale, garnie en Mousseline.